



sciendo

BALTIC JOURNAL OF LAW & POLITICS

A Journal of Vytautas Magnus University

VOLUME 15, NUMBER 1 (2022)

ISSN 2029-0454

Cit.: *Baltic Journal of Law & Politics* 15:1 (2022):2081-2092

DOI: 10.2478/bjlp-2022-00134

L'image du corps à l'instar de la société tunisienne en post-révolution

Guenaoui Ahmed^{1*}

^{1*}Doctorant à l'université Ibn Tofail E-mail : Ahmed.guenaoui@uit.ac.ma

***Corresponding Author:-** Guenaoui Ahmed

*Doctorant à l'université Ibn Tofail E-mail : Ahmed.guenaoui@uit.ac.ma

Résumé :

Se référer donc, à la Phénoménologie de la perception constitue un tremplin pour bien analyser l'œuvre d'Azza Filali « les intranquilles » pour dévoiler comment l'auteure met en œuvre un corps au service des expériences et des connaissances du monde romanesque à la tunisienne en sachant qu'il s'agit d'une œuvre qui dresse un tableau de la société tunisienne en post-révolution tel un témoin dont le corps traduit la complexité des attentes qui animent toute une société. Il s'agit d'un texte où l'écriture tente de rapporter la complexité de l'instant post-révolutionnaire, dans un contexte où se fusionne la souffrance du quotidien avec l'espérance du demain. L'auteure s'attelle au corps pour faire de son texte, non pas un simple moyen d'expression, mais aussi un outil de transmission d'une culture, d'une idéologie, voire d'une vision du monde selon une conception actualisée et personnalisée et cela se fait nettement sentir dans le choix des personnages dont la mutilation corporelle varie selon le degré de souffrance infligée tout au long de la vie. Cette vision qui se fait nettement sentir grâce à la corrélation entre le corps et le monde dans la mesure où l'image tordue qui est véhiculée à travers tous les corps mutilés - n'est en réalité que l'éclat d'une étincelle de la lave textuelle produite dans un contexte alourdi par la violence, la souffrance et la terreur, qui partent sèment la mort. En effet, le corps est désormais porteur de signification qui donne à réfléchir sur des points de vue rétrospectifs riches en enseignement, mais qui restent réticents sur l'essor et le futur du pays où les vraies questions portent sur l'après révolution. Le concept du corps ne se limite pas à son aspect physique et à son côté charnel, mais il comprend également une dimension spirituelle qui se manifeste principalement par l'esprit, la morale et la personnalité. Nombreux sont les personnages qui se sentent étrangers dans leur patrie, c'est la raison pour laquelle, certains auteurs mettent en exergue une de ces composantes corporelles au détriment des autres selon les contextes, et les objectifs tracés. Un tel bilan donne à voir, si la perception du corps, se résume-telle uniquement à ce tissu charnel qui le compose et que nous regardons quotidiennement.

La narration, comme le corps, continue de chambouler l'ordre du discours pour se joindre au contexte du quotidien. En fait, la description physique du corps, crée chez le lecteur l'immense envie de solliciter celle de la profondeur de l'âme. Elle témoigne en manque d'informations, formulées dans un style narratif, qui fait parade d'énormément de procédés d'écriture, pour avertir le lecteur qu'il s'agit d'un monde dépouillé de logique et qui s'ouvre sur une diversité sémantique. Le corps est un élément pertinent et perturbateur de toute critique. Parler du corps, c'est aussi inviter le citoyen à s'intégrer dans un monde moderne, marqué par la complémentarité de ses composantes intergénérationnelle, d'où l'importance à rechercher son aspect fuyant.

Mots-clés : Corps - société - révolution - souffrance - témoignage

Introduction :

Le corps a toujours été, et demeure encore, un sujet d'inspiration. Pour certains, il représente un objet de désir, de souffrance et même de répulsion. Pour d'autres, il n'est qu'un outil d'auscultation et d'analyse. Il attise la curiosité des chercheurs tout en les invitant à réfléchir sur son aspect fuyant qui échappe à toute détermination et à toute définition préétablie. C'est pourquoi une grande partie d'études lui a été dédiée. Peu importe les raisons et les motifs, le corps se situe toujours au centre d'intérêt des relations humaines, qu'elles soient interculturelles, interpersonnelles ou même interdisciplinaires. Vu son importance et sa place qu'il occupe dans la littérature contemporaine, et particulièrement celle écrite par des femmes, qui ne cesse de l'exalter et le mettre entre des perceptions antithétiques. Les écrivaines tunisiennes d'expression française, n'hésitent pas, d'insister sur les blessures du corps : son aspect sublime, inexprimable ou innommable apparaissent à travers des textes où le corps refuse de se lire comme étant, ni

un objet de désir énormément idéalisé, ni comme un objet de répugnance ou de dégoût à bannir ou à lapider. Mais plutôt, comme une entité totalisante qui se métamorphose et s'intègre facilement dans l'espace textuel où il fait son apparition. Sa perception, sa lecture, ainsi que son écriture, impliquent un processus de renouvellement : des modes d'écriture littéraire, apparaissent comme un lieu idéal où s'élaborent, surgissent et s'imposent des images multiples d'un corps à la fois, mutilé et en même temps libéré de ses contraintes. Parler du corps, c'est d'une part, solliciter des capacités sensorielles : visuelles, auditives, olfactives et tactiles où les mots peuvent se lire comme des sculptures et d'autre part, comme un fil conducteur qui mène le lecteur vers la compréhension de son propre corps et de son propre existence. A cet égard, R. Barthes dans *Le bruissement de la langue*, souligne que : « lire, c'est faire travailler notre corps [...] à l'appel de tous les langages qui le traversent et qui le forment »¹. A vrai dire, réfléchir sur l'écriture du corps, c'est s'intéresser à son ouverture au sein de certaines œuvres littéraires. Plusieurs questions s'imposent et nous obligent à repenser la manière dans laquelle la représentation corporelle se réalise au sein de l'œuvre : Par quel assemblage les sensations tactiles et visuelles, arrivent-elles à mettre en œuvre cette corporalité au sein du texte ? Comment envahissent-elles le roman ? Affectent-elles l'écriture du corps ? Les différentes représentations peuvent-elles avoir un impact sur la perception du corps et par conséquent celle du monde ? Quelle relation existe-elle entre l'écriture du corps et celle de la société ?

Le corps demeure un système d'éléments précieux, voire essentiel, pour bien appréhender le monde environnant. C'est grâce au corps qu'on arrive à se rendre compte de tout soulèvement culturel, artistique, social ou même politique. L'individu s'il se voit capable de mettre en exergue sa résistance et surtout d'exprimer ses sentiments, ses passions, son amour et aussi son refus et sa haine, etc. C'est grâce à son corps qui les affiche et les transmet aux autres. Cette faculté et ce pouvoir nous ont poussés à aller plus loin dans notre réflexion et de nous interroger sur la façon dont les textes arrivent à interpeller la notion de la société en poste révolution par l'intermédiation de l'écriture du corps. Dans un ouvrage collectif intitulé *penser le corps au Maghreb*², Monia Lachheb définit le concept du corps comme une entité polysémique, puisque il est à la fois le sujet et l'objet de son étude. Il demeure un élément clé qui retrace des rituels et des pratiques quotidiennes d'une réalité qui traduit l'image de l'existence, ainsi que sa construction sociale. Se référer donc, à la Phénoménologie de la perception constitue un tremplin pour bien analyser d'abord l'œuvre d'Azza Filali « *Les intranquilles* » afin de dévoiler comment l'auteure arrive à mettre en exergue un corps au service des expériences et des connaissances du monde romanesque à la tunisienne, il s'agit bel et bien, d'une œuvre, qui dresse un tableau de la société tunisienne en post-révolution tel un témoin dont le corps traduit la complexité des attentes qui animent toute une société. Ensuite, le texte « *Le Jasmin noir* » de l'écrivaine W. Ghorbel tente de rapporter la complexité de l'instant où se fusionne la souffrance du quotidien avec l'espérance de demain, nous sera d'une grande utilité pour mener bel et bien notre mission. Finalement, la troisième œuvre, *Le corps de ma mère* de Faouzia Zouari, s'attelle au corps pour en faire, un moyen de transmission d'une culture et d'une vision du monde actualisée grâce au choix d'un personnage dont la mutilation corporelle varie selon le degré de souffrance, infligée tout au long de la vie. Pour Bien répondre à l'ensemble de ces questions et mener à bien notre étude, nous avons jugé utile de mettre l'accent, au début sur le rapport entre le corps et la société, tout en insistant sur l'analyse des perceptions sensorielles dans la remise en question sociétale. D'ailleurs, le fait de rendre compte de cette corrélation entre le tissu corporel et celui de la société, exige en quelque sorte, de repenser l'influence qu'exerce le premier sur la société en tant que vecteur d'instauration de nouvelles valeurs et d'un monde meilleur. Et pour clore il est judicieux de rappeler le contexte révolutionnaire dans lequel s'affiche le corps. Son écriture est présentée comme étant une réconciliation entre la tradition et la modernité, son insertion constitue une intermédiation qui participe à la création d'un consensus où elles cohabitent, toutes les deux, en harmonie et en paix, pour procéder au développement tant souhaité.

a. La représentation du corps est le reflet de toute une société :

C'est dans l'expérience intime et spontanée de chacun, où se résume la vie de toute une société. D'ailleurs la Phénoménologie de la perception considère le corps comme une entité, voire une structure qui donne un sens au monde. Merleau-Ponty, le considère comme une structure à la fois structurée et structurante de l'univers dans lequel nous vivons. Cette définition laisse la voie libre à plusieurs questions, telles que : comment certaines auteures tunisiennes nous invitent-

elles à une analyse du monde à partir du corps ? Comment l'unité du corps est-elle construite ? Comment cette mise en scène corporelle participe-t-elle au dévoilement d'une société en émeute ? L'analyse du corps, nous donne à réfléchir sur quelques représentations par lesquelles ces écrivaines dénudent et s'approprient des personnages qui ne s'identifient qu'à partir de leurs corps : des corps malades et libres, des corps comme objets d'agression, finissant par se convertir à des corps qui se défendent et qui prennent position et parole.

Toutefois, les rapports sociaux sont culturellement fondés, dans la société maghrébine, à partir de cette notion de corporalité influencée et inhérente à l'autre, (la famille, les gens, les institutions, etc.) à son regard et à son jugement. En effet, la façon d'écrire et de décrire le corps, c'est à dire, l'ensemble des représentations, les couleurs, les formes, et les ornements permettent de distinguer et d'identifier « *une singularité propre aux différents groupes sociaux, notamment au Maghreb* »³. Les textes faisant l'objet de notre études, nous dressent des corps des personnages qui desservent toute la population tunisienne : des femmes, mariées, célibataires, veuves, les unes sont instruites cultivées, d'autres sont illettrées, certaines d'entre elles gagnent leurs vie de la prostitution, alors que d'autres sont encore des étudiantes. Les hommes sont de différents niveaux : social, économique, politique, religieux et même intellectuel. L'objectif de leur insertion est de créer chez le lecteur une opportunité de se représenter dans l'un de ces personnages et de se reconnaître à travers son vécu, ses conduites, et surtout son sort, qui n'est que celui de la population tunisienne. L'écriture des corps, constitue donc, un élément clé pour bien comprendre toute une société de différentes générations. Dans ce sens, *Le Corps de ma mère* est un roman qui invite le lecteur à un voyage imaginaire chez Yamna, « *Cette femme haute comme une montagne qui avançait avec ses mains écarlates et bouchait de ses épaules le ciel* »⁴, ce personnage incarne toute une partie de la société : c'est une mère qui vivait au respect de la tradition, désormais, rongée par la maladie et la vieillesse. Certains détails et traits corporels servent à créer une image d'un corps qui a perdu toutes ses propriétés, ses valeurs et ses qualités féminines et surtout toute son autorité. D'ailleurs, le fait que son corps soit désormais exposé aux regards des autres, alors qu'elle tenait à le mettre à l'abri quand elle était jeune, signifie un véritable acte de dévoilement corporel, n'est pas tout simplement pour la mère et sa famille, mais pour l'ensemble de la société. Puisque il exprime concrètement une réalité physique, où la description de chaque trait, rend plus perceptible le portrait de la mère qui reflète une mise en œuvre de la réalité sociale : « *Sur la peau dont elles paraissent constituer les seules veines sauvées des aiguilles, la seule source de vie alimentent cette chair à moitié morte.* »⁵.

Il en est de même pour *Le jasmin noir* de W. Ghorbel, qui relate l'histoire d'une femme, anonyme, représentée sous le pseudonyme Elle, adresse trois lettres à son violeur. Elle y insère des fragments de sa vie, et tout particulièrement son retour au pays d'origine, à savoir la Tunisie, après avoir passé un long séjour en France pour terminer ses études. ELLE est un personnage, témoin qui dévoile une crise si profonde qui sillonne tout le roman. La narratrice laisse dégager sous forme d'une introspection ou plutôt d'investigations psychologiques sous forme d'un questionnement sur des maux étouffés, sur une expérience douloureuse, un spasme, une contraction involontaire. Le roman demeure pour l'héroïne, un livre où se dévoilent ses espoirs, ses sentiments, ses désespoirs et sa révolte contre ce fardeau qu'elle a dû endurer une vingtaine d'années : « *vingt ans de gestation sont largement suffisants !* »⁶. *Les intranquilles* d'Azza Filali, est une œuvre qui trace une succession d'images où le lecteur se trouve face un tableau réflexif qui attise l'esprit interprétatif sur les personnages et leurs entourages. Notre écrivaine prolonge la trace du corps dans le texte pour bien l'analyser et par conséquent, mettre l'accent sur les exigences d'une intégration des citoyens à l'enceinte de la vie quotidienne. Une lecture enrichie et bien travaillée, nous a permis de dégager la présence de plusieurs tensions, d'ordre existentiel, qui se relie à cette surexposition des corps, tout en les induisant vers la déperdition de soi. Un constat qui ne peut en aucun cas, se dissocier de cette révolution qui, à son tour, donne à réfléchir sur le sentiment d'injustice qui s'est installé, ouvrant au désaccord et au débat pour emprunter des canaux d'expression où les revendications économiques, sociales, et politique sont, les vraies priorités de la Tunisie moderne. L'ensemble du personnage du roman témoignent tous, sans exception, un sentiment d'injustice amenant le lecteur à prendre part à une analyse de l'ensemble des sentiments qui ont rapport avec le dégoût, la frustration, l'épuisement, l'humiliation ainsi que l'impuissance. Toute la question qui nous concerne ici, est

de savoir comment le corps est en mesure de refléter une blessure morale ou un malaise social. La réponse à cette problématique est formulée, bel et bien, par le personnage dermatologue qui explique à son patient Jaafar qui est venu le consulter pour une crevasse : « *une tache au milieu du front qui s'est mise à grandir démesurément* »⁷. Le spécialiste explicite le rapport qui peut exister entre la peau et la vie, telle qu'elle a été vécue, en disant : « *parce que la peau se souvient, elle emmagasine les choses de la vie dans ses replis, puis les ressort par petits bouts* »⁸. Les blessures encore sanglantes qu'on fait perdurer par des personnages dont le corps est horriblement mutilé par un tas de cicatrices saillantes. Le corps enregistre toutes les touches affectives surtout, significatives placées sous le regard d'autrui et qui sont à l'origine de l'arrière-plan émotionnel où se ressourcent les jugements de valeur, les sentiments d'indignation, d'humiliation et d'injustice. À travers les insertions et les expositions de ces corps broyés de frustrations où le plaisir a été anéanti et même le désir n'est plus à la portée à cause de la gravité d'événements et d'épreuves accablants. Ces trois textes véhiculent une image d'une jeunesse au bord de la perte, désabusée, portée tout au long d'une intrigue touchant au regain de la soif de justice, renvoyant au crématorium tout épanouissement personnel dont nulle institution n'est en mesure de reconnaître le besoin ou de tracer la perspective. C'est pourquoi les jeunes ont perdu l'espoir dans leur pays et cherchent à fuir pour trouver un monde meilleur. Ces romancières ont fait apparaître des corps spontanément portés par le cours des événements qui tracent l'humain dans toute sa fragilité corporelle. Ces corps affaiblis reflètent des situations très oppressives, généralement marquées par des relations de pouvoir inégales imprégnant tous les niveaux de la vie. Les mots quant à eux débordent d'une lecture de la chair, qui s'est, soudain, retrouvée au centre d'une perspective plurielle, interrogeant au passage cette transformation manipulée, réappropriée au fil d'échanges discursifs. L'ensemble du personnage présente, bien, plusieurs propriétés de l'inquiétante étrangeté, de l'infinie tristesse, l'immobilité absolue, le silence ou encore la solitude définitive. En outre, La physionomie est fortement signifiée par les connotations de son destin et par les homologues évidentes dans le discours douloureux, qui s'inscrit dans un système complexe qui pèse lourd sur l'individu et le pousse à se détacher progressivement de sa communauté. L'usage excessif de la corporalité mutilée invite le lecteur à partir d'une écriture d'images subverties, satiriques des corps mutilés, infirmes, souffrant et dont la description mêlant des expressions spécifiques à la misère et à la souffrance, n'est qu'un prétexte pour dénoncer la corruption, la violence et surtout de mettre la société devant ses contradictions. Une idée qui revient fréquemment dans l'écriture d'Azza Filali, qui plaidera sa cause avec une singulière énergie dont l'écriture serait de jeter le masque, surtout quand la magie de l'arsenal médiatique ne suffit pas à conjurer le mauvais sort et à contrebalancer la légitimité juridique, économique et politique des actes de barbarie. Comme si l'autrice nous formule des verdicts en disant « Je connais mes devoirs ». Et si je vous dresse des personnages ressemblant à ceux de l'absurde, c'est pour que chacun de nous s'y voie représenter. En agissant de la sorte, l'autrice se donne la meilleure façon d'instruire le public à garder sa dignité. Revenons à F. Zouari et particulièrement, à la posture cadavérique de la mère, capable à elle seule de résumer la notion du deuil et d'agonie, dans un texte qui, désormais, n'est qu'une scène sur laquelle, le corps affiché, demeure le miroir d'une société où le citoyen tunisien, se voit vivre dans un monde néfaste et malheureux. Grâce à l'écriture des corps, qui correspondent parfaitement à la sensibilité d'une société tunisienne instable, affichée dans le texte. Une situation, qu'exige des lectures plurielles, permettant de discuter, les valeurs et les formes d'engagement dans, un monde sensible à la relation de soi avec l'autre. Les supplices et les violences sont utilisés pour maintenir le contrôle des gens, dans un processus de dépersonnalisation et de déshumanisation pour les apprivoiser et les bien gouverner. Le fait d'insister sur les perceptions corporelles, témoigne, que les signes de reconnaissance reposent sur des indices sensiblement corporels, et qu'on n'est plus dans une société où le statut social et personnel de l'individu est l'unique indice d'une grande valeur, c'est la raison pour laquelle, ces écrivaines tendent à disculper un monde au sens dessus dessous, tout en faisant éclater au grand jour l'ordre établi, par cette force d'expression particulière, basée sur la perception immédiate de l'ensemble de la société tunisienne en pleine transformation.

b. Les perceptions sensorielles et la remise en question sociétale :

Dans son œuvre, Azza Filali, s'est servie des matériaux sensoriels, visuels surtout, pour pouvoir transcrire et diffuser des images des corps mutilés de plusieurs personnages tels que Hechmi, Jaafar, Zineb et Sonia sans oublier le fameux Abdellah qui « *à soixante-dix ans, l'homme*

promenait un corps nouveau dont toute graisse était bannie »⁹. C'est un énoncé qui précise que le corps est tout particulièrement capable de susciter la pitié, d'exciter l'émotion, de susciter et de défaire les limites que le système politique impose à l'ensemble de la société. Encore plus, il constitue une occasion pour réfléchir sur la déstabilisation générale affectant tous les niveaux de la vie quotidienne : affectif, émotionnel, corporels, économique, politique et social, etc. L'insertion des personnages dont les sens sont altérées d'une manière ou d'une autre, n'est qu'un prétexte pour ébranler et déchirer cette connectivité humaine qui se situe dans un espace relationnel défaillant où le corps humain est capable de réaliser des exploits plus complexes que produit une simple confusion organisationnelle ou structurelle induites par la révolution. Cette idée est très explicitée dans *Le jasmin noir*, là où on se rend compte de la présence fructueuse des perceptions surtout tactiles qui viennent renforcer l'image mentale et rendre saillants les détails du corporel. L'écriture diversifie le langage des ferveurs, des sensations intenses chez la jeune narratrice. Le récit dont l'écriture oscille entre page et image laissant la voie libre à un espace transgressif, détruisant les normes des genres littéraires et donne sur le dehors, vers l'observation visuelle. Quant à l'œuvre de F. Zouari, *Le corps de ma mère*, elle met l'accent sur la conception du corps d'un point de vue diachronique où il a été prohibé au regard de sa fille tout au long de son enfance, alors que maintenant, il est offert et disponible au regard. C'est de ce changement que naît le désir et le besoin chez la narratrice de conter l'histoire de sa mère, de prendre la parole de son individualité corporelle, dénudée et exposée au regard et au jugement des autres: Yamna dont le courage est considéré par les hommes comme une conduite très inappropriée. Mais, aux yeux de toutes les femmes, était un modèle d'élégance et de courage, sa façon de s'habiller attise l'envie de l'imiter à l'instar de la révolution du jasmin qui a été applaudie par tous les peuples de la globe et tout particulièrement les arabes, qui sont sortis dans les rues pour renverser les systèmes politiques en place, certes la mère est une «dame de modernité»¹⁰, et c'est pareil pour la Tunisie. Le récit de Fawzia Zouari nous fait découvrir une autre conception du corps féminin, Yamna, atteinte de cécité et d'Alzheimer, n'arrive plus à se situer dans son nouvel univers, elle n'arrive plus à s'identifier. Les sens de la perception peignent une ambiance assourdissante, amenant le lecteur à sentir, voire à vivre et à partager l'expérience de la mère. En outre, la romancière tend à rajouter une touche de crédibilité par l'insertion des détails physique inhérents à son corps informations pour le guider dans son dépistage et son identification de la personnalité de la mère tout en déchiffrant son attitude et en relisant grâce à des présentations visuelles de la narratrice qui sert de reflet d'une réalité sociale transformée, par une perception subjective de la jeune Rim. Ce tableau clinique dresse une autre facette de la femme tunisienne tant sur le plan personnel que collectif ; le texte de W. Ghorbel, formule, à la fois, une dénonciation de cette impuissance de la société face à certaines conduites qui portent atteinte à l'intégrité du citoyen et aussi, un plaidoyer pour un changement vers le respect des droits et des libertés surtout pour les femmes. Et surtout laisse à réfléchir sur nous-mêmes. ELLE la narratrice se sert du corps pour ne pas succomber, ni dans l'oubli, ni de conquérir le risque d'être inhumée au silence. Le langage du roman est celui de corps ayant pour but de transmettre des événements dans une société qui ébranle. Les trois textes présentent des rapports d'analogie par le biais d'une écriture sensorielle visant de mettre l'accent sur le besoin de sortir de l'impasse tout en améliorant la situation et le mode de vie. Ce qui demeure frappant, c'est la manière d'induire des allusions et des reproches par le biais de l'insistance sur l'aspect sensoriel qui varie entre l'incorrection et la pathologie. Le but n'est pas de vouloir porter atteinte aux mœurs de la société, mais plutôt de remettre en cause les traits phénoménologiques du paraître corporel déformé sur mesure de la défaillance sociétale : la manière de se présenter publiquement, de parler, de se manifester, de vêtir, d'exhiber son corps et de le déplacer. C'est, en quelque sorte, une reproche de tous les événements qui pèsent lourd sur l'existence de l'individu : Zineb, est un personnage dont le sens de l'odorat a été altéré et par conséquent, s'est trouvée dans l'incapacité de sentir les odeurs des parfums, montre à quel point cette insensibilité est en étroite relation avec la discordance de toute une société, qui n'a pas encore trouvé le modèle de vie inspiré par les préceptes de la révolution. Encore plus, Sonia sa fille, est une jeune fille révolutionnaire, présentée parfaitement en contraste avec l'ère post-révolutionnaire de la société tunisienne, dans la mesure où la jeune splendide et pleine d'énergie, souffre des troubles du langage. Elle prononce des phrases mal articulées voire incompréhensibles « sans vous, ces brutes m'raient amchée grave »¹¹. C'est une allégorie de l'infirmité, d'une société multi tarée, faisant l'éloge de la révolte par le corps, qui est un langage aussi universel, qui laisse réfléchir sur de nouvelles perspectives critiques, pour en créer de

nouveaux canaux d'expression publique, fondés sur l'expérimentation corporelle d'une réalité qui nous renvoie au paradoxe de cette révolution. Qu'on cherche, à mettre en évidence, cet aspect transgressif, relativement conflictuel, où le corps, demeure, tel un tableau sur lequel se dessine tous les maux, les souffrances, et par le biais duquel, des messages s'écrivent et se transmettent, grâce à l'intermédiation de cette corporalité : qui met l'accent sur la vie intime, élucide les ambiguïtés, surmonte les obstacles, et comble les lacunes.

Le corps constitue, en quelque sorte, une alternative aux techniques de protestation, susceptible de redessiner les frontières de l'injustice et de la souffrance, d'une part, et de l'ambition d'accéder à la dignité, qui semble être l'un des plus hauts défis de la révolution, aux yeux, non seulement, de la jeunesse tunisienne mais à l'ensemble de la population, d'autre part : « *Sur le rythme de ma respiration haletante, je vois défiler les images autour desquelles ma vie s'est construite* »¹². L'écriture du corps transcrit le réel et retrace la genèse d'ambition de toute une société, puisqu'il s'agit vraiment d'une révolution qui a touché à son terme sans pour autant réaliser ses objectifs, c'est pourquoi ce projet révolutionnaire, commun en devenir, remet en question l'aspect sensible d'une transformation du monde à partir du corporel.

c. le corps transgressif est un vecteur pour l'instauration de nouvelles valeurs et d'un monde meilleur

On ne peut pas procéder à l'instauration d'une nouvelle valeur et la création d'un monde meilleur en dehors d'un processus d'introspection, semblable à celui de la Révolution tunisienne. Chaque œuvre y participe à sa manière, F. Zouari raconte le corps féminin, pour récupérer la mémoire de la mère pour lui rendre un grand hommage. Parce que la mère ainsi que son histoire appartiennent à un monde qui sera bientôt oublié, le fait d'en parler et d'écrire sa vie participe à la remémoration de la révolution, c'est en quelque sorte, un pas de géant qui mènera au changement de la société, tel un coup de pouce nécessaire pour faire vivre et entretenir l'étincelle révolutionnaire. Yamna, une audacieuse qui finit par être alitée dans un hôpital, comme si l'institution hospitalière, est un élément révélateur chez ces romancières, plutôt un outils qui donne un sens à une société dont les corps dénoncent des malformations, des déséquilibres et des déficiences :

« *Il me semble voir les mots se bousculer derrière ses lèvres, et ses paupières closes, ouvrir sur sa vie. [...] Et dans ses veines asséchées, je sais que, coule l'histoire de mon village.* »¹³

Le corps se voit, comme le seul élément, capable de mettre en évidence l'hypocrisie de certaines pratiques, qui ne sont pas publiquement reconnues, mais officieusement praticables et personne n'ose en parler et y faire face. De sa part, *Le jasmin noir*, dont le titre nous interpelle, puisque les deux termes sont disjoints et presque opposés, structure l'univers tunisien. Il est à la fois morbide et serein, malveillant et bien accueillant, agressif et tendre, illustrant des jeunes et vieux, pauvres et riches, illettrés et cultivés, mariés et célibataires, notoires et anonymes, hommes et femmes, etc. Ces couples oxymoriques établissent une équivalence symbolique entre deux formes de transgression : celle qui est relative à la misère et au pathologique et celle de la vie paisible dont rêvent tous les tunisiens. La même pensée, se trouve dans *Les intranquilles*, dont le titre, fait allusion à la notion de l'inquiétude, l'instabilité et l'angoisse, dans lesquelles les personnages sont contrariés. Ce qui constitue une autre forme de transgression ; même si le citoyen finit par admettre que cette révolution, vue au début comme un porteur d'espoir pour construire un Etat de droit, aujourd'hui semble un leurre, puisque la situation ne fait qu'empirer. Le citoyen devient de plus en plus conscient des enjeux et des risques qu'il court. Dorénavant, il sait très bien qu'il ne pourra plus jamais retrouver ni paix ni trêve si les événements continueront ainsi. La plupart des personnages sont représentés comme des individus sans famille, sans lignée, sans groupe social, revendiquant une justice : « *J'avais une femme et une maison, une mauvaise bronchite m'a privé de la première et la révolution m'a confisqué la seconde ; depuis, j'arpente les chemins* »¹⁴. Le fait d'insister sur des corps et des images, tel un objectif d'une caméra qui mise sur les détails dans un gros plan, portant sur les blessures, décrites par des termes et des expressions, rendant la communication plus fluide pour le lectorat. Un tel procédé permet aussi, de remettre en cause, cette conjoncture menaçante de l'ordre public, laissant le peuple tunisien dans un état second, bousculé, choqué, par l'incandescence révolutionnaire et la sévérité de la loi et du système. Le corps prend donc la forme d'un discours subversif dans les sociétés modernes, rendant le tabou visible au public, établissant une grille

de critères de l'ordre qu'on essaye et qu'on veut encore instaurer. En ce sens, recourir aux corps, permet à ces autrices, de chercher d'un côté, à provoquer l'ordre socioéconomique et politiques démesuré, et de l'autre à déterminer ses limites fragilisantes et caduques. En examinant les trois romans qui mettent en scène l'entrée de leurs personnages. Et si on les regarde de très près, on se rend compte des descriptions qui ne cessent d'insister sur les limites du charnel : Le corps en tant que tel, fut maintes fois révélé, dessiné, écrit comme une image multiforme autour de laquelle s'inscrivent les conditions de vie difficiles dans un pays en ébullition. Face à ce constat, les auteures se servent de l'écriture pour témoigner, ancrer, voire amener le lecteur à vivre l'évènement et à sentir la souffrance des citoyens. Pour y donner plus de crédibilité, elles ont opté pour un discours chargé d'ambivalences et de contradictions ou même de conflits, s'inscrivant d'emblée, dans une démarche de revendication « *pénibilité, insécurité, salaires dérisoires* »¹⁵. L'une des raisons principales de cette hyper-représentation corporelle, tient sa source dans la culture traditionnelle qui puise dans les clichés véhiculés sur le corps, notamment, féminins qui jalonnent le large des textes. En effet, l'analyse du système des personnages, d'Azza Filali, a permis de déceler l'existence des individus ambivalents à la fois régressifs et transgressifs, ayant des conceptions contradictoires. Cette démarche, teintée de description des souffrances physiques et morales, font d'eux des êtres désespérés, errant et ne savent plus ni où aller, ni où rester. L'auteure s'en est servie pour mettre en cause cet aspect belliqueux de l'individu d'une manière général et du citoyen tunisien en particulier. A cet égard, le texte donne à lire un certain pathétique attachement à une morale symbolique des fondements d'une solidarité justifiée par l'entraide et l'assistance mutuelle, grâce aux actes surtout des femmes : « *les femmes étaient si belles qu'elles se servaient de leur visage en guise de bougie* »¹⁶. En revanche et loin de laisser s'afficher une certaine conformité de ces comportements solidaires, le personnage masculin témoigne, à l'encontre de leurs homologues féminins, une nuance bruyante d'égoïsme, d'égoïsme, de profitisme et d'une agressivité des fois meurtrières. Cette double image présentée tout au long des œuvres de ces écrivaines et particulièrement cette violence ne laisse-t-elle pas présager, dans le roman, une forme d'un appel à l'ordre, d'une requête pour revoir les relations interhumaines et son rapport au monde tunisien de post-révolution ?

Les mouvements répétitifs et les déplacements incessants des corps fugitifs, entrent dans ce qu'on appelle l'errance, qui à son tour cache derrière elle, une quête tacite d'un monde incertain et ambigu. Implicitement cette migration, n'est en réalité qu'une fuite de l'instant à la recherche d'un endroit meilleur et ambiant « *Tunis n'est pas pour moi, on y manque d'oxygène avec toutes ces rues qui se croisent* »¹⁷. Cette fuite déstabilisante, manifeste une forme d'expression, que l'on peut qualifier d'insolite et de transgressive, créant de nouvelles possibilités d'accessibilité aux sens habituels de l'instabilité où les comportements corporels génèrent des lectures et suggèrent des modes d'apparition différentes. Voire contradictoire, laissant surgir certaines conceptions de la société tunisienne qui participent positivement à l'élargissement de la sphère des libertés d'expression. Autrement dit, leur insertion dans l'enceinte du texte percutent le lecteur et l'amène à imaginer l'expérience du contact où le corps prend le devant sur la langue dans son action expressive. Les auteures essayaient de nous transmettre un message de leur société, tout en se basant, sur des canons d'expression explicitement corporel et à travers lesquels, elles voulaient appréhender la réalité, dans un contexte qui s'impose et qui pousse à s'exprimer. Ces cris lancés par l'écriture du corps véhiculent des avertissements, très violents, de la part d'une jeunesse qui s'exprime, à partir du corps, pour témoigner l'impuissance, l'impotence et la fragilité dont elle souffre face à des institutions devant lesquelles elle affiche une insoumission hors pair, illustrée par une corporalité réfractaire qui dessine les contours d'une saturation. Nonobstant, ce climat tendu et tordu, constitue en réalité un catalyseur de transformation dans des situations diverses, marquées tout d'abord, par le développement d'un esprit critique et une contestation du réel vécu. Ces récits détruisent les tabous qui emprisonnent le citoyen. C'est ainsi que les limites seront franchies comme le confirme J. Lacan : « *La transgression franchit ne cesse de recommencer à franchir* »¹⁸. Grâce à l'écriture du corps l'auteure, d'une manière générale, arrive à la fois, à renverser, contredire et même abolir certaines normes culturelles universellement acceptées à l'enceinte de la société tunisienne et d'en créer des alternatives. Qu'elles soient sociales, morales, ou encore politiques. Bref, Cette visée transgressive bafoue les tabous, en contestant tout ce qui vient de la société traditionnelle, refuse l'injustice, l'oppression et même la soumission. Ecrire le corps c'est susciter chez le personnage le courage,

de réagir pour, se révolter, prendre la parole, s'imposer et réclamer sa dignité. Les narratrices ont remis en question, tout ce qui les entourent et iront jusqu'à mener une réflexion, très profonde sur leurs expériences, dans un processus où elles cogitent sur tout ce qui a trait à la réalité de tous les jours, qui coïncide avec toutes les filles à qui on a volé l'espoir de sortir de l'impasse, à l'instar de cette révolution qui n'a pas « *abouti à des évolutions sociales majeures* »¹⁹. Le personnage féminin : Zineb, Sonia et Latifa forment une poétique corporelle au sein du texte d'Azza Filali, qui explicite une certaine inquiétude et affiche une allure plaintive, peu à peu acquiert une appropriation plus ou moins conflictuelle à la quête d'un nouveau monde plus accueillant et plus prospère. D'ailleurs, l'objet ultime de l'œuvre est d'aider le lecteur par le biais de ses personnages à surmonter ses entraves, ses contraintes et ses limites, que seule la description des blessures est capable de briser la loi du silence : la révolte par l'écriture du corps courageux, divulguant des paroles ayant une touche désinhibitrice, délivrante et libératrice contre sa propre soumission et celle de l'autre. Ces jeunes femmes et hommes, tous ensemble, ne manquent pas évidemment à l'appel pour imposer une conception moderne de la sphère publique et privée d'une part, et pour détruire définitivement les stéréotypes et les clichés traditionnels au profit de la cause nationale qui reste la seule et l'ultime légitimité, d'autre part. C'est à travers cette description minutieuse qu'on a réussi à mettre le doigt sur le mal, afin de le bien soigner. C'était donc, la mission de ces écrivaines, qui se veulent des visionnaires de leur époque, ayant pour responsabilité d'améliorer le monde, là où nous vivons par le biais de la plume qui peut tout créer et décrier. F. Zouari insiste sur cette idée en disant : « *par ce qu'il ne reste aux femmes, dont je suis, qu'un seul et unique privilège : choisir nous-mêmes les ayants droit du peu de biens que nous possédons : nos rêves et nos secrets* »²⁰. Ce qu'exemplifie, parfaitement dans le roman, le comportement du personnage et son sens très moderne, face aux contraintes d'une société déstabilisante les facultés d'adaptation, et discrédite un style de vie profondément ancré dans cette violence symbolique liée aux conjonctures socioéconomiques et politiques. Cette volonté ne cesse de hanter les esprits et marquent des limites que le texte exhibe. En agissant ainsi, les écrivaines tunisiennes voulaient adopter une approche coercitive : En insistant sur les ambivalences, les conflits et les contradictions de la société. Participent en réalité dans la création d'une meilleure opportunité pour se remettre en question et revoir sa façon d'agir, son comportement et ses conduites, aussi bien les uns que les autres. C'est une démarche tacite que les trois écrivaines adoptent comme un élément intégrant et constituant du tissu sociétal d'une Tunisie en pleine turbulence. Parce qu'en réalité s'accepter et accepter ses défauts donne la possibilité de les bien corriger et contribue à construire une prise de conscience corporelle : « *quelque chose de mouvant, d'instable, sans unité. Cette image impuissante du corps va à l'encontre d'une « sensualité puissante [...] du corps qui s'accepte et s'épanouit* »²¹. Les trois autrices, partagent donc, une philosophie visant à expliciter, objectiver et même rationaliser cette emprise malmenée de la nouvelle situation de post révolution suite à la montée des frères musulmans. Il s'agit d'un engagement qui mène à identifier les personnages, structurer les rapports sociaux et légitimer l'exercice de différents pouvoirs dans une société dérégulée par une culture pécuniaire. Ce rapport conflictuel constitue souvent la toile de fond de ces histoires laissées pour tous et surtout, pour ceux qui ne sont pas reconnus par les leurs. La valorisation de soi et de l'autre passe d'abord, par une certaine dynamique individuelle, puis collective où le moi moderne, établit le contact avec soi par le biais de son corps pour bien le connaître, le comprendre et appréhender ses craintes, ses anomalies, ses besoins et surtout ses rêves. Parler du corps et le faire parler : c'est établir un débat public où le corps représente la Tunisie. Le personnage jouit de la possibilité de transgresser les contours corporels et de mener sa voix vers une nouvelle voie vers un espace de délivrance, la scène devient signe d'affranchissement et de liberté. A vrai dire, le corps constitue un espace de déchirement entre un passé douloureux et un futur inconnu où la chair devient le présent dans lequel « *Une brume légère enveloppait mes yeux, mon corps, mon existence. Une merveilleuse déchirure se produisait dans la surface du réel l'accablant, l'allégeant, me déchargeant, me soulageant.* »²². Ces textes consistent à une mise à jour de certaines valeurs traditionnelles pour faire face à tout ce qui est perçu comme une occidentalisation déviée. Le défi consiste à instaurer un bon équilibre entre équilibre entre la tradition et la modernité, ce qui donne à se poser la question comment les textes arrivent-ils à concilier la tradition et la modernité par l'intermédiation du corps ?

d. Le corps est un outil de conciliation entre la tradition et la modernité

Le Jasmin noir nous met face à un corps qui se soumet à une sorte d'occidentalisation sur les bancs de la Sorbonne, qui lui permettent de se déplacer et de s'exprimer librement. L'occident et particulièrement la France, devient un signe de liberté où le corps témoigne un sentiment de libération et d'ardents désirs. ELLE, se mue retrace son passé en le conciliant avec le futur sous le contrôle d'un présent fuyant avec une étonnante conviction qui nous rappelle la révolution. D'ailleurs, le texte opte pour la création d'un juste milieu, un endroit de sérénité dans les relations humaines. De sa part Rim, la narratrice du *corps de ma mère*, est voyageuse jeune, en France. La narratrice met en exergue par le biais de l'écriture des lettres, une mise en scène de soi et de la mémoire de toutes les femmes, actualise le passé, le saisit dans son côté palpable. En effet, le développement de la société suppose, surtout, un nouveau régime de sociabilité. Dans ce sens, les romans mettent en scène et contestent, tous à la fois un déchirement des solidarités que vit et subit une grande partie du personnage, marquée par une certaine éthique et des valeurs relationnelles. Le lieu permet d'encadrer le récit et d'en créer une situation d'échange car la littérature peut donner accès à différentes cultures. Toutefois, Fawzia Zouari, transmet un message à l'ensemble de la société, y compris les générations passées, sans pour autant oublier les générations futures. Par le biais de son texte, elle leur laisse des traces écrites sur ce que leurs ancêtres ont enduré, leur laisse un outil très efficace, pour bien ancrer, dans le temps et dans l'espace, cet acte révolutionnaire qu'a entretenu toute la société tunisienne. Un tel procédé fait appel à une perspective futuriste :

*«J'ai vu que c'était le moment où la Tunisie pouvait bousculer de la Tunisie de ma mère, donc tout ce qu'elle a vécu et qu'ont vécu les femmes depuis quatorze siècles vers une Tunisie moderne qui était en train d'abattre un certain nombre de traditions.»*²³

C'est un moment de transition : permettant le passage d'une Tunisie dont l'élan est freiné par des interdits vers une Tunisie, ouverte, moderne où la femme détient un statut digne et respectable. L'écriture vient questionner le pouvoir et la capacité du corps à accueillir certains registres d'expression déroutants, pour frayer un passage vers la liberté, et cela ne peut se faire que sur la base d'un déchirement de l'ordre établi indépendamment de la capacité de vouloir, ni de pouvoir, exprimer pleinement sa différence et ces ressentis. Le roman inflige un malaise, dont témoigne cette dynamique de marginalisation sociale, qui affecte l'ensemble du personnage et qui se traduit par ce statut infra-social de la plupart des personnages, qui manifestent une irrépressible résistance. Le récit de Fawzia Zouari s'ouvre sur la mère Yamna, un personnage représentatif de certaines valeurs traditionnelles afin de lutter contre ce qu'on considérait comme une occidentalisation démesurée. C'est une démarche consistant à récupérer la mémoire traditionnelle non, seulement de la mère, mais de toutes les mères de sa génération et celles qui les précèdent. Ce processus est en réalité l'une des phases les plus importantes de la réconciliation entre un passé traditionnel et un futur moderniste. Une fin qu'on ne peut atteindre en dehors d'une remise en question de la société traditionnelle, tout particulièrement dans un moment très décisif de l'histoire du pays induit par la révolution de Jasmin. L'œuvre nous met face à un présent réflexif qui donne à réfléchir sur la dichotomie tradition/modernité. Dans le sens où le corps féminin malade et souffrant est présenté avec ses traits de beauté, participe à la préservation d'une identité nationale tel un patrimoine traditionnel qui exige d'être enrichi et embelli encore davantage par une touche moderniste qui l'actualise de jour à l'autre, tel est le cas de la conception du corps comme étant une entité fuyante. *Le Jasmin noir* nous présente un personnage emblématique, ELLE, qui marque un déchirement entre deux cultures :

*« Suis-je condamnée à être en perpétuel état de manque ? [se demande-t-elle]. Ici je ne pense qu'à là-bas, je ne rêve que de là-bas, et là-bas, je n'arrive pas à me détacher d'ici, définitivement nostalgique, irrémédiablement noyée dans mes souvenirs, aussi bien les bons que les mauvais.»*²⁴.

Son corps se trouve écartelé entre une Tunisie nostalgique et une France fantasmée, entre deux polarités, tradition et modernité, s'exprime à partir de sa chair même qui affiche les contradictions, les lacunes et les ambiguïtés de toute la Tunisie. La narratrice évoque à plusieurs reprises la culture locale et marque son rejet d'un certain discours traditionaliste, considéré comme schizophrène. ELLE, dénigre :

« Ce temple de la nudité, de l'impudeur, de l'ostentation du voyeurisme qu'est le hammam, où le corps se trouve être le théâtre d'un paradoxe pour la femme arabe : la chair doit toujours être latente, voilée, mais dans cet espace nous assistons à un « débordement universel de chairs »²⁵. Il en est de même pour Zouari qui décrit l'hôpital comme une représentation théâtrale mettant en scène deux visions opposées du monde :

« Du couloir, j'observe la configuration des lieux. L'hôpital s'est transformé en théâtre. Le personnage principal, ma mère, est installé dans les coulisses, tandis que le public a déjà pris place de part et d'autre de la scène »²⁶.

Le personnage d'une manière générale se situe entre l'Europe, synonyme d'Eldorado et l'Afrique équivalent de l'enfermement et la précarité. Cette expérience d'exploration remet en questions les valeurs dominantes où le corps se trouve tiraillé entre deux mondes contradictoires : « *Tout est fait dans l'excès et la contradiction dans cette société, à la fois, si proche et si éloignée de mes attentes* »²⁷. Cette relation très étroite entre la société d'origine et les contraintes empêchant le corps de se libérer et de s'émanciper, Laisse chez le lecteur le besoin de scruter les aléas d'une société divisée entre les conflits culturels, la conscience individuelle et collective, les injustices raciales, économiques, ethniques et sociales, la violence de toutes sortes qui s'exercent entre les êtres et les classes.

L'écriture sur corps, demeure un acte cathartique permettant à la narratrice de dévoiler ce qu'elle n'a jamais pu raconter à personne. Il en est de même pour l'histoire de Yamna dont la narratrice manifeste une grande réticence pour en parler. C'est grâce à la révolution que les libertés d'expressions ont avancé d'un cran. *Le corps de ma mère*, évoque une période de l'histoire où les femmes, étaient mieux appréciées à cette époque-là par leur don d'oralité, renseignant sur un patrimoine culturel hérité de génération en génération. Le lecteur explore et découvre le pouvoir et la capacité de ces femmes, exemplaires, de persévérer et même de protéger leurs coutumes, et d'attester leur appartenance socioculturelle. Grâce Le corps devient ainsi un objet d'une profonde signification nationale, transmettant à la fois un héritage culturel et une mémoire collective typique de l'histoire de la Tunisie. Les textes constituent donc, une sorte de sentence morale qui fait outrage à tous ceux qui se prennent pour les seuls détenteurs de dogmes moraux intouchables, par le biais de leurs œuvres ces romancières cherchent à renverser cette mentalité et de réordonner le monde tunisien. Cette conduite cherche en réalité à établir, une audience et un débat élargi, portant sur la lutte et la résistance contre les forces maléfiques, peu importe leur origine et leur source. Tout en appelant à s'ouvrir sur une modernité qui concilie avec les vertus ancestrales et rompt avec l'inégalité, la discrimination, ainsi que toutes différences basées sur la valorisation de soi et la dévalorisation de l'autre. Sine qua non, ces textes font appel à une conciliation entre les valeurs de la société occidentale et celles de la société arabomusulmane : une tradition qui tire son origine d'un passé glorieux qui enracine la mémoire et marque l'identité à partir d'un commun vécu et d'une modernité, plaidant pour la promotion de la condition féminine et garantissant le droit et la liberté de tous les citoyens. Il va sans dire, que la création d'une troisième dimension, du vive-ensemble, conciliant entre tradition et modernité, va de pair avec les principes et les préceptes d'une Tunisie qui vient de naître de ses cendres. En somme, Ecrire sur le corps, c'est échanger les expériences et surtout à ne pas négliger, ni ignorer les individus parce qu'ils sont, tout simplement, des entités intégrantes du développement de la société. On observe d'ailleurs comme une connivence culturelle et symbolique, implicite entre ces trois auteures, puisqu'elles sont toutes sur le même angle d'entente : elles insistent dans leurs œuvres sur le rôle que joue la femme pour mettre un terme aux anciens clichés qui sont un des facteurs plus dangereux de désordre social.

Conclusion :

Les textes, par le biais du corps, mettent en lumière le caractère réel de la société, donnent aux lecteurs des images claires et détaillées de la réalité sociale par l'intermédiation de ces corps en détresse, suscitant, au travers de quelques détails, des réflexions et donnent l'envie de raconter l'histoire selon une approche phénoménologique, jettent la lumière sur la manière de se considérer et de se rapporter à l'enceinte de la société. Le corps d'une manière générale et particulièrement celui de la femme est un outil qui établit des rapports avec soi, l'autre et avec le monde. Que ce soit A. Filali, W. Ghorbel ou encore F. Zouari, Les trois romancières ont pris la plume pour s'ouvrir sur la réalité de ce nouveau pays, explorant son histoire, revivifiant sa

mémoire. La première a défriché le terrain grâce à un style éclatant dans sa concision et sa sobriété, alors que w. Ghorbel a exploré la société tunisienne avec une certaine finesse, délicatesses et exigence qui sont les siennes, tandis que F. Zouari nous a fait découvrir les envers de la société tunisienne. Chacune a son registre qui impose un style qui lui est propre. Néanmoins, à cause de l'impérieuse nécessité de prendre en charge ce discours où l'on parle de sa société, l'écriture du corps était le support choisi à l'unanimité pour faire entendre tous ces balbutiements dont souffre la société en post-révolution, d'une part, et d'autre pour traduire des réalités vécues que seul le corps, et tout particulièrement la chaire, sait transcrire, tel un miroir d'un pays en pleine convulsions. Ces femmes explorent l'insondable mémoire et défrichent les champs interdits du corps et de ses pulsions. Le roman de Fawzia Zouari, a fait du corps un moyen pour révéler un autre aspect de la société tunisienne, il subterfuge des rapports qu'il entretient avec la mère elle-même et avec les autres. C'est une œuvre qui affiche une audace, qui va avec l'atmosphère ambiante de la révolution. Ecrire le corps est un moyen qui sert à récupérer, conserver la mémoire des anciens et à lutter contre l'oubli par un acte de modernisation telle une confession, faite grâce à la chaire. Cette mise en scène de la corporalité, se réalise dans un contexte narratif teinté d'une rhétorique garnie d'allégories, de métaphore et de comparaison où plusieurs intervenants contribuent à l'exploration d'une société où tradition et modernité se heurtent encore fréquemment. Le corps constitue un premier front critiquant les anomalies et les misères dont souffrent les tunisiens en particulier et le monde arabe en général. Il joue un rôle palliatif de la souffrance sociale. Ces autrices lorsqu'elles ont opté pour ce choix, leur objectif n'était pas d'offrir au lecteur une image morose et pessimiste de la société tunisienne. Mais plutôt de créer une valeur ajoutée indispensable à la société de demain. Tous ces textes lancent, à travers le corps, un appel dans l'extrême urgence pour repenser le statut des femmes, leurs souffrances et leurs résistances dans une vie très sensible marquée par l'instabilité économique, politique et sociale. Sincèrement, on n'a pas un appel une formulation explicite, à la transformation, mais en réalité, le fait de procéder à une remise en question de la société tunisienne pour aller au-delà des frontières corporelles, puisque la nature humaine s'affirme au moment de sa faiblesse, exige le besoin de vivre en conciliation avec soi-même et avec l'autre tout en s'ouvrant sur des ailleurs multiples. En effet, la révolution se vit comme une naissance ou un nouveau départ de toute une société vers un futur du vivre ensemble. Ces romancières sont allées plus loin pour en inventer de nouvelles perspectives, qui doivent être lues comme, une sorte d'une nouvelle voie de libération, où le corps s'y est considéré comme l'outil le plus vulnérable, sensible et sensuel qui scrute la sensibilité d'un environnement très sensible. C'est grâce à sa structure sensorielle que le diagnostic des symptômes, devient de plus en plus facile, d'une société en désordre, dont l'une des principales manifestations est la souffrance. L'analyse de ces trois œuvres nous a permis de mettre l'accent sur les formes et les pratiques de la dénonciation des dysfonctionnements sociaux, comme si les dérèglements corporels étaient à l'image des dérèglements socioéconomique de la nouvelle Tunisie. Dès lors, on peut dire que le contexte actuel très inquiétant, estime que le pays doit chercher sa propre sortie, qui passe surtout par la réconciliation entre ce qui traditionnel tout en profitant des expériences passées, et la modernité sans pour autant perdre ses racines et son identité. Cet enjeu ne peut prendre forme qu'à travers une sensibilité corporelle, qui peint clairement, une vision du monde, où le corps devient une source d'émergence d'une subjectivité qui répand partout. La sensibilité y joue un rôle déterminant dans le rapport esthétique émerveillée par la perception. C'est une sensibilité, qui existe par une double activité de l'esprit, celle de l'écrivain et celle du lecteur comme objet de compréhension et de plaisir. Cette compréhension est requise sinon indispensable en tant que regard neuf et libéré des préjugés et des jugements de valeurs et en tant qu'un élément constructif et non dé-constructif. La sensibilité nous aide donc, à déchiffrer tous les obstacles, qui nous entourent et nous met face à un travail interactif entre l'écrivain et le lecteur.

Le concept du corps ne se limite pas à son aspect physique et à son côté charnel, mais il comprend également une dimension spirituelle qui se manifeste principalement par l'esprit, la morale et la personnalité. Nombreux sont les personnages qui se sentent étrangers dans leur patrie, c'est la raison pour laquelle, certains auteurs mettent en exergue une de ces composantes corporelles au détriment des autres selon les contextes, et les objectifs tracées. Un tel bilan donne à voir, si la perception du corps, se résume-telle uniquement à ce tissu charnel qui le compose et que nous regardons quotidiennement.

La narration, comme le corps, continue de chambouler l'ordre du discours pour se joindre au contexte du quotidien. En fait, la description physique du corps, crée chez le lecteur l'immense envie de solliciter celle de la profondeur de l'âme. Elle témoigne un manque d'informations, formulées dans un style narratif, qui fait parade d'énormément de procédés d'écriture, pour avertir le lecteur qu'il s'agit d'un monde dépouillé de logique et qui s'ouvre sur une diversité sémantique. Le corps est un élément pertinent et perturbateur de toute critique. Parler du corps, c'est aussi inviter le citoyen à s'intégrer dans un monde moderne, marqué par la complémentarité de ses composantes intergénérationnelle.

Références bibliographique :

- Roland Barthes, *Le Bruissement de la langue*, Seuil, 1984, p. 35
- Lachheb Monia, « Le corps pluriel ». Penser le corps au Maghreb, éd. Monia Lachheb, Karthala et IRMC, 2012, PP.13-20
- Lachheb Monia, op.cit., p.15.
- Fawzia Zouari, *Le corps de ma mère*, Joëlle Losfeld, Paris, 2016, p.95
- Fawzia Zouari, op.cit., p. 25
- Wafa Ghorbel, *Le Jasmin noir*, La Maison Tunisienne du Livre, 2016, p. 19.
- Azza. Filali, *les intranquilles*, 2014, Elyazad, Tunis, P.41
- Azza. Filali, op.cit., P.42
- Filali, Azza, op.cit., P.7
- Fawzia Zouari, op.cit., p.142
- Azza. Filali, op.cit., P.20
- Wafa Ghorbel, *Le Jasmin noir*, La Maison Tunisienne du Livre, 2016, p. 47.
- Fawzia Zouari, op.cit. p.190
- A. Filali, op.cit., P.48
- A. Filali, op.cit., P.66
- Fawzia Zouari, op.cit. p. 130
- A. Filali, op.cit., P.47
- J. Lacan, « Kant avec Sade ». Critique, n°191. Repris dans J. Lacan. *Ecrits « Le champ Freudien »*.1996.
- FORTIER, Corinne et Safaa Monqid. « Corps féminin en contexte arabo-musulman : entre autonomisation et domination ». *Corps des femmes et espaces genrés arabo-musulmans*, éd. Corinne Fortier et Safaa Monqid, Karthala, 2017, pp. 9-19. p.10
- Le corps de ma mère*, op.cit. p.89
- Segarra, Marta – *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*, Paris, Ed. L'Harmattan, 1997, p. 68
- W. Ghorbel, Op.cit., P.38-39
- Rencontre avec Fawzia Zouari, prix des Cinq Continents de la Francophonie en 2016 ». *Le son des mots*, Interview de Ileana Taroi et de Valentine Gigaudaut (Radio Roumanie Internationale). <https://soundcloud.com/radio-romania-international/le-son-des-motsrencontre-avec-fawzia-zouari-prix-des-cinq-continentes-de-la-francophonie-en2016>.
- Wafa Ghorbel, op.cit., 2016, p. 89.
- Wafa Ghorbel, op.cit., 2016, p. 79.
- Fawzia Zouari, op.cit. p. 35
- Wafa Ghorbel, op.cit., p. 86.